CONSIDÉRATIONS

N° 180.

GÉNÉRALES

Sur l'État physiologique de la Femme parvenue à l'âge critique, et sur les Moyens hygiéniques qui lui conviennent ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 24 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ,

PAR LOUIS GUBIAN, de Lyon,

Département du Rhône ;

Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris ; Chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Medicina cùm olim ægris duntaxat sanitatem promiserat, ampliata deinceps , erga sanos quoque benefica , duplex cùm maximè imponit medico officium , alterum servandæ vitæ et sanitatis , alterum morborum curandorum.

GAUBII , *Institutiones pathologicæ.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Président.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON BEAU-PÈRE,

J. Fr. GUILLOT.

Généreux et respectable ami, daigne recevoir l'hommage de ce faible essai, que mon éternelle reconnaissance s'efforcerait en vain de rendre digne de tes bienfaits!

A MA MÈRE.

Offrande d'un cœur pénétré d'amour filial.

L. GUBIAN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0006vari_z6j1

INTRODUCTION.

L'HISTOIRE naturelle de la femme a été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages médico-philosophiques, recommandables par les noms de leurs auteurs. Ils l'ont envisagée sous des points de vue différens; les uns, tels que *Roussel*, M. le professeur *Moreau de la Sarthe*, etc., en ont parlé sous le rapport physiologique ou naturel; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ont traité des maladies qui sont plus particulières à ce sexe, avant, pendant et après la menstruation.

Ces trois différentes époques offrent toutes beaucoup d'intérêt. La femme qui se développe appelle sur elle l'attention de tous ceux qui l'entourent; alors se manifestent tous les phénomènes de la puberté, et surtout cette éruption sanguine dont le cours régulier ou irrégulier influe si manifestement sur sa santé, et dont l'existence a été reconnue pour être le sceau de la fécondité. Tous les médecins sont d'accord sur la liaison de l'existence du flux sanguin périodique avec la fécondité; cette vérité était bien connue du père de la médecine, au rapport duquel les femmes des Scythes, partageant les rudes travaux des hommes, n'avaient que peu ou point de menstrues, et étaient peu aptes à la génération.

Arrivée à l'âge où les règles cessent de couler, la femme

offre un intérêt nouveau; elle se repose des fatigues de la maternité; elle voit sans peine, aux illusions agréables de l'âge qui vient de finir, succéder les jouissances plus calmes de l'âge mûr.

L'on appelle communément *âge critique* l'époque qui, chez la femme, voit finir l'écoulement menstruel. Ne pourrait-on pas dire que les hommes ont aussi leur *époque critique*, lorsqu'ils cessent de fournir la semence? Mais ces derniers ne deviennent point impuissans par contrainte comme les femmes cessent de concevoir. Et les hommes parvenus à l'âge correspondant, ou à peu près à l'époque critique des femmes, présentent aussi des changemens dans leur constitution; ces changemens se font ordinairement d'une manière lente, et sont remarquables par des digestions plus laborieuses, la dyspnée, la lenteur du pouls, la diminution des forces, les facultés intellectuelles moins variées et plus constamment fixées sur le même point, etc.

Quoiqu'ils acquièrent tous les jours de nouvelles marques de l'influence destructive du temps, ces hommes ne perdent point pour cela aussi rapidement que les femmes la puissance génératrice, et il n'est pas bien rare de voir des vieillards de soixante, soixante-dix, quatre-vingts ans, épouser de jeunes femmes et faire des enfans, dont les traits vieillots assurent la légitimité.

La femme, au contraire, dès que l'époque critique s'est manifestée, n'est plus propre à la propagation de l'espèce.

La menstruation est une évacuation périodique qui, comme toutes les autres fonctions de l'économie animale,

ne peut éprouver de dérangemens marqués et extraordinaires sans que la santé en soit troublée ; d'où la plupart de ces anomalies qui affectent l'utérus et par suite tout l'organisme, et que l'on peut rapporter au cadre de la Nosographie philosophique ; application facile à faire pour toutes les maladies qui compliquent la lésion d'une fonction quelconque.

Si l'on considère la femme dans l'état de nature, on voit la cessation des règles arriver aussi insensiblement et avec autant de bénignité que la disparition du fluide propagateur chez l'homme, à qui il ne reste que l'impuissance.

La cessation des règles n'est pas une maladie par elle-même ; c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux, des dents, etc., causée par l'âge. Cette vérité se manifeste chez les femmes du peuple et les paysannes, parmi lesquelles on ne voit guère de malades que celles qui ont mené une vie irrégulière, ou dont le sang est vicié. (*Buchan*, Méd. dom., t. 4.)

Les dangers que courent les femmes à l'instant où la nature les débarrasse de l'excrétion sanguine, s'ils arrivent souvent dans les grandes villes, ne sont point une nécessité absolue de l'état de la femme, mais seulement la suite des imprudences, des excès qu'elle aura pu commettre pendant le cours de sa jeunesse. Pour quelle raison, celle qui use de tout et n'abuse de rien se trouverait-elle assujettie à des maux qui sont la suite de la dépravation des mœurs, ou d'autres causes morbides que le plus souvent elle peut éviter ?

La cause première a tout disposé avec une sagesse admirable ; sa justice se trouve également partout ; elle pèse sur la femme qui, par les imprudences et l'inconduite de sa jeunesse, a provoqué les maux qui la frappent plus tard, et récompense par la plus longue et la plus heureuse vieillesse celle qui use sobrement de ses facultés physiques et morales. N'accusons donc pas la nature des erreurs qui ne sont que le fruit de notre imagination ; reconnaissons dans ses opérations l'harmonie qui la caractérise. Mais si l'on trouve des exceptions à cette loi générale, et qu'elles soient nécessaires à connaître, notre jugement ne doit point se laisser entraîner à envisager des faits rares et épars, que des imaginations prévenues érigent trop souvent en principes généraux, comme les équivalens de cette même loi.

Cet essai est divisé en deux parties :

La première comprend la cessation des menstrues, et est divisée en deux paragraphes : premier, cessation physiologique ou naturelle ; second, cessation pathologique ou entravée dans sa marche.

La seconde partie comprend l'exposé des moyens généraux de l'hygiène propres à régulariser la marche de l'époque critique et à prévenir les accidens qui peuvent l'accompagner.

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

Sur l'Etat physiologique de la Femme parvenue à l'âge critique, et sur les Moyens hygiéniques qui lui conviennent.

PREMIÈRE PARTIE.

Cessation des menstrues.

La jeune fille, arrivée à l'âge de douze à seize ans, commence une nouvelle existence; l'utérus, qui semble se réveiller, répand ses nombreuses irradiations sur toute l'habitude du corps; les menstrues s'établissent, et leur éruption périodique, plus ou moins facile, se marque par la plus brillante santé, ou par des phénomènes morbides plus ou moins alarmans.

Après avoir coulé pendant l'espace d'une trentaine d'années, les règles doivent cesser, et la femme doit se reposer des fatigues inséparables de l'état de mère. La santé dont elle aura joui, les maladies qu'elle aura éprouvées depuis l'établissement menstruel rendront la cessation de ce flux facile et naturelle, ou bien irrégulière, pénible, et accompagnée de symptômes plus ou moins graves.

§. I. *Cessation physiologique ou naturelle des règles.*

Destinées comme elles le sont à passer de révolution en révolution, à éprouver des transitions brusques dans leur manière d'être, la nature, dit *Vigaroux*, a dû former les femmes d'une trempe molle pour les mettre en état de résister aux orages auxquels elles sont exposées.

« On pourrait croire qu'une constitution dans laquelle la femme est en butte à toutes les impressions des objets extérieurs, qui donne plus d'aptitude pour sentir que de moyens pour se soustraire à l'action des causes sensibles, doit être peu favorable au bonheur; mais si l'on considère que les causes physiques de nos maux sont en très-petit nombre, et que leur véritable source est dans les affections de notre âme, qui les perpétue par le souvenir ou les multiplie par la crainte, on verra que la femme, en qui la variété même des sensations s'oppose à leur durée, et qu'elle sauve de cette opiniâtreté de réflexions qui fait le tourment de tant d'êtres pensans, est peut-être moins éloignée que l'homme de la félicité que comporte la nature humaine » (*Roussel*, Syst. phys. et mor. de la Fem.). Cet état, qui fait que les impressions sont si vivement senties, les rend donc moins dangereuses dès le premier abord; la mollesse et la flaccidité des solides leur faisant éprouver moins de résistance, leur réaction est moins forte et cesse bientôt, ce qui est bien différent chez l'homme. *Propter solum uterum, est mulier id quod est.* (*Vanhelmont.*)

Rien de plus naturel que la cessation des règles, dit M. *Capuron*, lorsque les fonctions organiques touchent à leur terme. Comme il n'y a plus de pléthore ou de surabondance de sang après cette époque, il ne peut plus y avoir d'hémorrhagie chaque mois par les vaisseaux utérins. On ne doit donc pas s'étonner si, comme l'observe *Fothergill*, plusieurs femmes cessent d'être fécondes sans éprouver aucune altération dans leur santé, et si quelques-unes même, natu-

rellement faibles et délicates, ou épuisées par des évacuations copieuses, se trouvent très-bien de ne plus y être assujetties, et semblent reprendre alors une nouvelle vigueur.

Pour jouir de ces avantages, les femmes doivent avoir vécu suivant le vœu de la nature; si elles sont devenues mères, si elles ont allaité leurs enfans, si elles ont mené une vie active et laborieuse, si, en un mot, elles n'ont jamais enfreint les lois de l'hygiène et les principes de la saine morale, elles doivent espérer de passer l'âge critique sans éprouver d'accidens. La femme n'a donc rien à redouter, si elle n'a provoqué, par une conduite dépravée et des passions violentes, les maux qui sont si fréquemment la suite de tels abus : aussi ne voit-on que dans les villes, siége du luxe et des vices qui en sont la conséquence, les maladies accompagner la cessation du flux menstruel.

Si *Fothergill* et beaucoup d'autres praticiens se sont apesantis sur les maux qui viennent attaquer alors les femmes, c'est qu'ils exerçaient dans des villes où la population nombreuse, multipliant les écarts diététiques, augmentait les causes des maladies qui frappent plus particulièrement les femmes à l'époque critique.

Temps de cette cessation.

Les physiologistes donnent pour terme moyen de cette époque l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. *Haller* a vu des femmes réglées plutôt ou plus tard. La cessation menstruelle arrive plutôt dans les climats chauds, chez les femmes des grandes villes, livrées à la vie molle de la société, et *vice versâ*. « J'ai vu, dit ce célèbre physiologiste, que, déjà vers l'âge de trente-six ans, les femmes perdent quelque chose de blanc par la vulve, et deviennent stériles; ensuite, après quarante ans, un peu plutôt ou un peu plus tard, il arrive un trouble dans l'ordre et les périodes des règles, de manière qu'avant cinquante ans, il y a souvent des alternatives de grande perte et de longue suppression; les règles cessent entièrement, et les

femmes deviennent stériles. Mais dans les pays chauds, comme les règles sont précoces, aussi les femmes y sont-elles plutôt stériles, et il est probable qu'en le devenant, leurs règles se suppriment. Au contraire, dans les pays froids, les règles, paraissant plus tard, coulent aussi jusqu'à une époque plus éloignée. »

Des observations dignes de foi prouvent qu'il peut y avoir des femmes réglées depuis cinquante ans jusqu'à la vieillesse la plus avancée. L'auteur cité rapporte, dans sa grande Physiologie, qu'on a vu des femmes faire des enfans à cinquante-quatre, cinquante-huit, soixante-trois, soixante-dix ans; et il cite une de ses parentes qui a eu deux fils après cinquante ans. M. le professeur *Richerand* a eu sous les yeux une femme âgée de soixante-dix ans qui n'avait pas encore cessé d'être réglée. M. *Gardien* a connu une femme chez laquelle ce flux était très-régulier à l'âge de soixante-quinze ans. Il ajoute qu'on trouve dans quelques auteurs des exemples de menstruation prolongée jusqu'à la centième, cent sixième année. On trouve une observation d'écoulement sanguin de ce dernier âge dans les Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'an 1708. *Astruc* pense qu'il faut se méfier des règles qui coulent après la cinquantième année : elles proviennent ordinairement d'un vice organique de l'utérus; mais si l'écoulement est régulier et sans accidens, à quelque terme qu'il se prolonge, il faut se garder de l'entraver dans sa marche.

Causes.

Les causes prédisposantes ou éloignées ne peuvent qu'influer sur le temps où cesse la menstruation, et elles sont indiquées ci-dessus.

Haller s'est occupé de la cause de la cessation des menstrues. Il pense que les artères de la matrice, ayant acquis trop de rigidité, ne peuvent plus s'étendre, et offrent plus de résistance au sang envoyé par les forces du cœur.

Astruc dit qu'à cet âge le desséchement, le racornissement des

fibres de la matrice et des tuniques de tous les vaisseaux qui l'arrosent, suivent l'exemple des mamelles qui s'affaissent et se flétrissent; alors, dit-il, la matrice se resserre et se fronce, ses vaisseaux laiteux s'affaissent, se rapetissent et ne peuvent plus recevoir l'humeur laiteuse qui avait accoutumé de s'y répandre; les appendices veineuses, resserrées de même, ne peuvent plus s'ouvrir, ni pour recevoir le sang qui y est détourné, ni pour le laisser épancher dans la cavité de la matrice, et qu'ainsi l'appareil ou le mécanisme nécessaire pour la menstruation manque alors entièrement. Ces appendices dont parle *Astruc*, n'ayant été aperçues que dans des femmes grosses qui venaient d'accoucher, ne paraissent, d'après *Roussel*, que les débris des cotylédons qui attachent le placenta à la matrice.

On a cru encore en trouver la cause prochaine dans l'épaississement du sang et la rigidité des solides. Mais à quoi sert de vouloir pénétrer les secrets de la nature? ils ont été et seront probablement toujours cachés à la curiosité de l'homme, qui s'imagine saisir ce dont il s'éloigne le plus souvent : n'est-ce pas s'égarer et reculer les progrès de la science, que de toujours expliquer ce qu'on ne peut et ce qu'on ne doit qu'observer?

Phénomènes locaux et généraux.

Phénomènes locaux. Cette cessation, lors même qu'elle se fait le plus régulièrement possible, s'accompagne de quelques incommodités, desquelles dérivent naturellement du changement d'état dans la constitution physique de la femme, et ne doivent pas plus inquiéter que les petits accidens qui surviennent à une dentition régulière, à une menstruation naturelle.

Dans le plus grand nombre des cas, dit M. le professeur *Moreau de la Sarthe*, le tempérament change, l'utérus n'a plus autant d'activité, ses irradiations diminuent de force, ce foyer s'éteint insensiblement, et en perdant cette vitalité surabondante qui

imprimait un caractère si remarquable, il revient à sa vie locale et bornée, sans porter aucune atteinte profonde à la santé.

Selon *Bordeu*, les organes générateurs s'éteignent insensiblement et deviennent des parties inutiles.

Le changement qui survient aux organes sexuels ne se fait pas d'une manière brusque et subite, les femmes éprouvent une espèce de malaise général; elles sont sujettes à des bouffées de chaleur à la face, à des maux d'estomac, à des tiraillemens suivis de sueurs plus ou moins copieuses, etc., etc.

Alors souvent tuméfaction considérable des parties génitales, prurit tel, que quelques femmes désirent avec ardeur l'approche d'un homme. Il ne faut pas, comme l'a fait *Mercurial*, confondre ce prurit avec la fureur utérine.

A cette époque, l'on remarque une diminution plus ou moins sensible de l'écoulement menstruel, qui finit par disparaître entièrement. Quelquefois, avant de disparaître, il y a un écoulement en blanc, qui, comme le remarque *Haller*, ne cause aucun accident. Tantôt le flux sanguin arrive plus souvent que de coutume en plus ou moins grande quantité, et est quelquefois immodéré; tantôt il reste un temps beaucoup plus long sans paraître, et est remplacé par les fleurs blanches, que l'on doit respecter lorsqu'elles n'occasionnent que peu d'accidens : la nature emploie souvent ce moyen pour rendre le changement qu'elle opère moins brusque.

Quand l'utérus cesse d'offrir l'écoulement, il commence à perdre les propriétés vitales qui le rendent propre à la génération, et finit par rentrer dans la classe des organes dont les seules propriétés sont de participer à la vie commune.

Il arrive quelquefois que la femme ressent chaque mois quelques-uns des symptômes qu'elle avait coutume d'éprouver à chaque période menstruelle, le plus souvent un an, six mois après la disparition des règles. Dans ces cas, il paraît que les organes générateurs ne perdent pas tout à coup la propriété particulière qui

y fait affluer les liquides ; puisqu'on a vu des femmes, dix à douze ans après la cessation du flux menstruel, éprouver encore une pléthore locale accompagnée d'accidens particuliers. Cet état ne dure le plus ordinairement qu'un jour ou deux, ou se prolonge pendant cinq, six, huit, dix jours, pour ne donner que quelques gouttes de sang ; d'autres fois ces époques se rapprochent et reviennent toutes les trois semaines, et même tous les quinze jours.

Enfin, dans le temps critique, l'utérus acquiert un volume plus considérable, sa cavité s'agrandit, les vaisseaux qui l'arrosent augmentent de capacité, l'orifice est légèrement ouvert ; on en sent mieux les déchirures chez les femmes qui ont eu des enfans, le tissu en est beaucoup moins dense, les sinus utérins sont plus aisés à apercevoir ; mais ensuite, par les progrès de l'âge, il éprouve d'autres modifications.

On peut dire que, chez la femme parvenue à l'âge de la cessation menstruelle, la vie générale de l'utérus persiste encore, tandis que sa vie particulière est éteinte.

Phénomènes généraux. Ils doivent être considérés dans l'état le plus naturel.

Alors, très-souvent, les changemens qui arrivent dans toute l'économie se manifestent d'une manière insensible, et même imperceptible, à mesure que la quantité du sang excrété devient graduellement plus petite et finit par disparaître entièrement. La plupart des excrétions s'augmentent dans le même rapport ; les urines sont plus abondantes, les fonctions perspiratoires plus actives ; les déjections alvines participent aussi de cet état général. Ces changemens arrivent chez certaines femmes d'une manière si peu marquée, qu'ils se sont faits sans qu'elles s'en soient aperçues.

Quelquefois il y a des empâtemens du bas-ventre, des hypochondres et du tissu cellulaire. Les gonflemens flatulens du ventre,

que M. *Jallon* a remarqués très-sensibles le soir, étaient tellement disparus au sortir du lit, que les femmes ne s'en apercevaient plus. Enfin des douleurs de la région lombaire, des engourdissemens dans les jambes, une fatigue très-grande après un léger exercice : tous ces phénomènes réunis se manifestent lors de l'écoulement, l'accompagnent ou le remplacent; ils cessent au bout de quelques jours pour reparaître de nouveau, diminuent d'intensité à mesure que l'économie s'habitue aux changemens qui surviennent, et disparaissent complètement lorsque l'écoulement a cessé. Ces coliques, ces douleurs lombaires, tous ces troubles momentanés, retracent le plus ordinairement le tableau de la première éruption lors de la puberté.

La cessation des règles est, dans les tempéramens sanguins, plus prompte et avantageuse; dans les lymphatiques, elle doit être lente et insensible, surtout dans les tempéramens nerveux.

On observe divers changemens dans la constitution physique et l'état moral de la femme; la masse des forces des autres organes s'accroît aux dépens de celles que perd l'utérus; la voix n'est plus la même, elle s'altère; la peau acquiert de la rigidité, perd son coloris, sa souplesse; elle se ride; les mamelles se flétrissent, les traits grossissent. Mais ces changemens n'ont pas lieu chez toutes les femmes; il en est dont l'extrême vibratilité des fibres diminue; leurs mouvemens, moins fréquens et plus forts, établissent plus de proportion entre les forces sensitives et les forces motrices : c'est là, comme on le sait, la condition la plus favorable à la durée de leur existence. D'autres, dont la constitution est frêle et délicate, ou singulièrement affaiblie par des évacuations copieuses, se trouvent très-bien de cette cessation. « On voit, dit *Fothergill*, ces « femmes pour ainsi dire renaître, et prendre une nouvelle exis- « tence; chez plusieurs, un embonpoint agréable, des couleurs « brillantes, une santé parfaite, remplacent les langueurs, les tour- « mens, tous les maux enfin que leur faisait ressentir une men- « struation quelquefois irrégulière et douloureuse. »

Quand bien même elles perdraient l'éclat et la fraîcheur de la jeunesse, ce qui arrive le plus souvent, les femmes semblent acquérir à cette époque un fonds de vie inépuisable. Elles acquièrent la constitution de l'homme au moment où celui-ci commence à la perdre ; elles vivent plus long-temps que lui, et paraissent ordinairement exemptes d'infirmités pendant le reste de leur vie.

Si, après avoir franchi heureusement l'âge critique, la dernière saison de la vie n'est pas pour elles l'âge des plaisirs les plus vifs, elles goûtent au moins un bonheur tranquille que ne viennent plus troubler les tempêtes des passions et les désordres des sens. La femme qui a eu des enfans, qui en a pris soin elle-même, satisfaite d'avoir rempli les pénibles fonctions que lui imposa la nature, n'a plus qu'à jouir en silence des droits sacrés qu'elle a acquis à l'estime publique et à l'amitié sainte de tous les êtres qui l'environnent.

Il n'appartient qu'à des peuples barbares d'être inhumains à l'égard des femmes parvenues à cet âge. (M. *Lamaze.*)

Diagnostic. La cessation des règles doit être distinguée de la suppression du même fluide, que cette dernière ait lieu *par maladie* ou *par grossesse.*

1.° Dans la suppression par maladie, comparée avec la cessation naturelle, on voit que la première peut survenir à tout âge ; la seconde n'a ordinairement lieu que de quarante-cinq à cinquante ans. La suppression est ordinairement subite, absolue, tandis que la cessation n'arrive que peu à peu et par reprise. La suppression a ordinairement des suites fâcheuses ; la cessation est pour l'ordinaire sans accident. La cause de la maladie sert encore à la faire reconnaître.

2.° La suppression par grossesse se distingue plus difficilement de la cessation. D'après *Fothergill*, les femmes d'une constitution saine et sanguine en apparence, faisant peu d'exercice, accoutumées à une nourriture abondante, éprouvent quelquefois une

prompte cessation de leurs règles à un temps où il y a tout lieu de croire que cet écoulement doit durer encore pendant plusieurs années. Elles deviennent en peu de temps replètes ; leur ventre semble se tuméfier ; elles y éprouvent des douleurs, de la tension ; elles ont des picotemens aux seins ; cette partie augmente souvent de volume ; elles ont des malaises le matin, du dégoût pour les alimens, et autres symptômes de grossesse. Les femmes mariées sont quelquefois satisfaites de ces symptômes, persuadées alors qu'elles sont enceintes ; elles s'imaginent même ressentir les mouvemens de leur enfant. Ceci arrive plus communément aux femmes qui ont été mariées très-tard, entre trente et quarante ans ; leur inexpérience fait qu'elles ne sont détrompées que quand elles ont dépassé le terme de la gestation.

Souvent même des femmes qui ont eu des enfans acquièrent soudainement plus d'embonpoint plusieurs années après la cessation des règles ; elles soupçonnent alors être grosses, se privent de tout exercice, mangent ce que leur appétit insatiable demande, jusqu'à ce qu'elles soient enfin parvenues au terme où elles voient qu'elles se sont trompées.

Dans de pareilles circonstances, avec quelle prudence le médecin ne doit-il pas agir ou temporiser !

§. II. *Cessation pathologique ou entravée dans sa marche.*

Le terme de la fonction menstruel détermine nécessairement un changement général dans l'organisation animale ; ce changement, insensible le plus souvent, peut être marqué par un plus ou moins grand nombre d'accidens, suites de différentes causes qu'il est essentiel d'indiquer pour que la femme les évite et que le médecin les combatte.

On dirait que l'utérus, sur le point de perdre l'importante influence par laquelle il tyrannise la femme, rassemble ses forces, et faisant le dernier effort pour sortir du trouble où il se trouve,

dirige au hasard son reste de puissance, donne lieu aux anomalies étonnantes, aux accidens variés et singuliers, si remarquables chez un assez grand nombre de femmes, occasionne surtout des affections nerveuses et une altération profonde dans les fonctions digestives ; c'est alors que celles surtout qu'elles éprouvaient habituellement deviennent plus fréquentes et plus graves.

Vanhelmont dit qu'il était frappé des désordres que la prédominance de l'utérus, qui, selon lui, n'est qu'un sac et une peau, pouvait exciter dans l'économie animale, puisqu'il l'emportait souvent sur l'estomac, qu'il regarde comme le viscère principal.

Causes.

Elles sont distinguées en *prédisposantes* et en *occasionnelles.*

1.° *Causes prédisposantes.* Il est peu de femmes des grandes villes qui ne présentent quelques-uns de ces dérangemens qui, pris à temps, cèdent à l'emploi méthodique des moyens hygiéniques.

L'exaltation des tempéramens sanguin, lymphatique, nerveux, rarement bilieux, que présentent les femmes, leurs caractères tranchés ou réunis et confondus modifient à l'infini la flexibilité du caractère, la délicatesse des solides, et la mobilité des nerfs qui disposent le sexe aux affections qui viennent l'accabler.

Les habitations basses, insalubres, humides et sombres ; les changemens des saisons, les variations de la température, les vêtemens trop chauds ou trop légers, relativement à la constitution atmosphérique, les professions où l'on a habituellement les pieds humides et froids, ou souvent trempés dans l'eau, sont des causes qui, séparées ou réunies, disposent à de plus ou moins grands dangers.

L'abus des cosmétiques, qui dérangent les fonctions cutanées, et portent sympathiquement une impression nuisible sur les nerfs et

sur l'utérus, l'usage habituel des parfums, l'abus des bains, etc.; modifient les propriétés des tégumens, et facilitent l'action de certaines causes occasionnelles.

Un grand nombre de ces causes prédisposantes tiennent à l'abus des alimens; leur mauvaise nature, leur trop grande abondance ou leur disette; l'usage des substances irritantes, l'abus des boissons spiritueuses, du café, du thé; l'habitude des opiacés, des stimulans, des purgatifs, des lavemens, etc.; l'abus des saignées, la rétention trop prolongée, ou l'excès d'excrétions des produits sécréto-excrémentitiels, qui peuvent amener la pléthore ou la cachexie; les difficultés, les irrégularités, les suppressions, les déviations de l'éruption menstruelle; les avortemens, les couches multipliées ou laborieuses; les mauvaises manœuvres dans les accouchemens, les déchirures du placenta, la perte utérine pendant ou après; les fleurs blanches qui durent plus ou moins long-temps, et fournissent une matière plus ou moins jaune; les injections astringentes, trop souvent employées pour supprimer les écoulemens, lesquelles crispent, resserrent les vaisseaux, déterminent la stase, la coagulation du sang; l'irritation exercée par des pessaires, l'excès du coït ou la privation des plaisirs de l'amour; l'abus des chaufferettes, une vie trop laborieuse et pénible, ou trop sédentaire et inactive; le célibat, (« on ne peut contester que le nombre des célibataires qui ont eu une longue vie n'est pas comparable à celui des gens mariés, comme si la nature voulait les punir de s'être soustraits à la loi qu'elle impose à tout être vivant. » *Jonh Sinclair.*); enfin les chagrins prolongés, les vices généraux scorbutique, scrophuleux, psorique, dartreux, et surtout le vénérien, sont encore rangés parmi les causes prédisposantes.

2.° *Causes occasionnelles.* Excitation subite de toutes les passions, surtout au moment de l'écoulement, emportement de colère, frayeur, variation rapide de température, suppression subite d'un écoulement, surtout de l'utérus, excès de débauche, exercice

immodéré, omission de saignées et de frictions habituelles ; usage de purgatifs drastiques, et autres médicamens excitans ; maladies accidentelles, continuation des causes prédisposantes, etc.

Les maladies nombreuses de cet âge ne viennent que trop souvent de l'oubli des soins hygiéniques, et sont surtout la suite d'une susceptibilité nerveuse dont sont affectées certaines femmes « qui, à leur faiblesse, ont ajouté toutes les causes débilitantes imaginables, en commençant par celles qui agissent sur le système cérébral, qui ne peut, chez elles, diriger, coordonner, maîtriser l'action du cerveau : de là ces anomalies de la pensée, si l'on peut encore appeler de ce nom les bluettes fantastiques, sans principe, sans cause, sans suite, sans but, qui les agitent et les tourmentent sans cesse pour leur propre malheur et le malheur de tous ceux qui les approchent, sans en excepter le docteur anodin ; de là l'augmentation du désordre genéral, parce qu'un organe principal souffrant, tout souffre plus ou moins de son influence, et ce qui n'était d'abord qu'une indisposition particulière du cerveau devient bientôt une indisposition générale du même genre, et bientôt une affection chronique incurable de celui des organes, dont la plus légère cause accidentelle vient augmenter la faiblesse, et parconséquent la facilité de céder aux mauvaises impulsions, par suite de peu d'énergie du système nerveux pour réagir contre cette cause, l'éloigner et en détourner l'effet. » (*Jouard*, Essai sur la Femme.)

« Les malheureuses victimes d'une douloureuse virginité, ces êtres infortunés que diverses circonstances ont privés des avantages qui devaient résulter de la jouissance pleine et entière de leurs facultés, ont aussi une manière différente d'arriver à l'époque où, les redoublemens périodiques de l'action utérine venant à cesser, la femme est avertie qu'elle n'est plus rien pour l'espèce. » (M. le professeur *Moreau de la Sarthe.*)

Symptômes locaux et généraux.

Je ne prétends point décrire les maladies qui viennent compliquer l'âge critique; mon sujet serait trop étendu, le peu de temps qui me reste ne me le permettrait pas : je me borne donc à indiquer les maladies qui suivent l'irrégularité de la cessation menstruelle.

1.° *Symptômes locaux.* Le système sanguin peut offrir deux états : ou le sang est retenu et détermine un état pléthorique, ou bien il coule en plus grande abondance et détermine les hémorrhagies utérines, qui demandent toutes les sollicitudes de l'homme de l'art. Combien d'accidens ne sont-ils pas la suite du peu de méthode dans leur traitement !

Les engorgemens, la métrite et les funestes maladies qui les suivent quand les femmes les négligent ou les combattent à contresens, ont fait croire à quelques personnes, même à un petit nombre de médecins, que ces maladies étaient le résultat du sang menstruel, âcre et délétère, retenu dans l'économie. Il est cependant bien prouvé que le sang des règles est aussi sain et aussi pur que celui qui circule et qui porte la nutrition dans tous les organes de la femme. Les gens qui ont de tels préjugés se trompent donc en attribuant à sa nature la propriété de faire tourner les liqueurs fermentées et certains mélanges, celle de déterminer des échauffemens lors du coït. Ces effets, lorsqu'ils arrivent, ne doivent être attribués qu'à la malpropreté, au peu de soin de certaines femmes dont les règles, séjournant trop long-temps dans le vagin, se mêlent aux suintemens des follicules sébacées, des cryptes muqueux de ce canal et de l'utérus, fermentent, se décomposent par la chaleur de ces parties, et dégagent une odeur infecte plus ou moins nuisible.

Cependant le sang menstruel peut contenir des principes délé-

tères, si un virus général le modifie. Les engorgemens, la métrite, déterminent à la longue, si l'on ne les combat pas, les squirrhes, le cancer, les ulcérations, les tumeurs fibreuses formées dans le tissu de la matrice, l'hydromètre, les hydropisies, les hydatides, etc.

Le tempérament lymphatique, qui succède souvent au tempérament sanguin après de longues pertes et autres causes affaiblissantes, donne naissance aux écoulemens séreux, blanchâtres, putrescens, qui amènent l'épuisement des forces.

Ces affections locales, telles qu'engorgemens, inflammations, ulcérations, polypes, cancer, etc., etc., se reconnaîtront plutôt par le toucher que par l'aspect général de la femme.

Ces maladies organiques de la matrice peuvent être évitées lorsqu'elles sont prises à temps. Le professeur *Alphonse Leroy*, dont la médecine déplore la perte, s'exprime ainsi dans son Traité sur la conservation des femmes : « J'ose assurer que, de toutes les femmes qui périssent du plus redoutable des ulcères, il n'en est aucune chez qui la prévoyance n'eût pu s'y opposer. »

2.° *Symptômes généraux, ou affections sympathiques générales.* Si l'on considère les rapports sympathiques de l'utérus avec toutes les fonctions de l'économie animale, on conçoit sans peine les nombreuses maladies qui peuvent se manifester : ces phénomènes sympathiques expliquent l'influence despotique du premier sur les dernières, et surtout la foule d'accidens nerveux qui viennent entraver l'époque critique. Ces nombreuses anomalies sont les plus difficiles à caractériser et à bien connaître : l'hypochondrie, la mélancolie, l'hystérie, etc., les tranchées, les flatuosités incommodes, les resserremens de l'œsophage, les tuméfactions de l'estomac, les distensions flatueuses des intestins, des resserremens spasmodiques, et même des spasmes douloureux de l'utérus, etc, produisent les sensations les plus bizarres.

Il survient souvent des vertiges, des ondontalgies, des étourdissemens, des éblouissemens, des anxiétés, des insomnies longues et pénibles, des agitations, des bouffées de chaleur qui montent subitement au visage, lequel se couvre d'une rougeur particulière et disposée par plaque sur un fond terne et jaunâtre. Quelquefois il y a suffocation, difficulté extrême de respirer; douleurs vagues simulant des rhumatismes; ardeurs dans différentes parties du corps, errantes, irrégulières; fausse apparence de grossesse; dérangement des sécrétions; urines troubles, épaisses, quelquefois limpides, ordinairement fréquentes et en petite quantité, quelquefois dysurie.

Enfin cet état est remarquable par une grande susceptibilité nerveuse, une crainte excessive des différentes maladies, augmentée par l'avidité à recueillir les contes les plus absurdes des commères et des vieilles femmes à secrets.

A ces phénomènes nerveux viennent s'en joindre d'une autre nature.

Les maladies antérieures s'exaspèrent quelquefois, ou bien l'on remarque des éruptions cutanées, survenues par sympathies de la peau avec l'utérus; quelquefois dartres près des parties génitales, qui occasionnent un prurit très-incommode.

Par un traitement peu réfléchi, si ces exanthêmes sont répercutés, ils se portent sur les viscères, en rendent les fonctions languissantes; alors l'extérieur offre le caractère du dépérissement, la face se décompose, toute l'habitude du corps prend l'aspect de la consomption, qui annonce une terminaison funeste.

Chez les femmes pléthoriques, on voit souvent des gonflemens des articulations; elles s'imaginent alors être attaquées d'hydropisie, et redoutent la saignée, utile dans cette occurrence.

Les rhumatismes goutteux surviennent très-fréquemment. *Hippocrate* pensait que la goutte sans complication ne s'observait que chez les femmes qui avaient cessé d'avoir leurs menstrues, ce qui a été contesté par beaucoup d'observations.

Les hydropisies des cavités séreuses sont souvent la suite des causes affaiblissantes que j'ai énumérées.

L'on voit souvent certaines inflammations muqueuses résister à tous les moyens de la polypharmacie, lorsque surtout il survient des affections morales tristes et profondes : alors cancer utérin, comme j'ai eu occasion de l'observer très-souvent à l'hospice de Clinique interne.

Les affections cancéreuses des mamelles ne sont pas moins fréquentes chez les femmes qui ont été en proie à des chagrins cuisans; et j'ai vu à Lyon, sous M. *Viricel*, ancien chirurgien en chef, et sous M. *Bouchet* (1), actuellement chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de cette ville, beaucoup de femmes affectées de cancer des glandes mammaires, qu'elles attribuaient à des peines morales concentrées, ou à des coups sur cette partie.

Telle est l'exposition générale et succincte des symptômes qui entravent l'époque critique, et le court aperçu des maladies qui peuvent survenir. Ces maladies sont très-nombreuses, et peuvent se classer sur l'immortel ouvrage de M. le professeur *Pinel;* mais, je le répète, elles ne sont pas plus essentielles à l'âge critique que celles qui affectent l'économie animale dans les autres révolutions de la vie.

Elles ne sont donc liées qu'aux causes accidentelles, aux irrégularités de la diététique générale, aux imprudences des femmes, et trop souvent à leur irrésistible penchant pour recourir aux jongleries et aux arcanes des charlatans dont elles sont si fréquemment victimes.

---

(1) Je saisis avec empressement l'occasion de remercier publiquement mes premiers maîtres dans l'art de guérir, des soins et des conseils qu'ils m'ont bien voulu donner; je les prie aussi de croire à mon attachement sincère et à ma vive reconnaissance.

SECONDE PARTIE.

Moyens hygiéniques propres à régulariser la cessation des Règles, et à prévenir les accidens qui peuvent l'accompagner.

Il est peu de cas en médecine où les secours de l'hygiène, dirigés avec discernement, soient aussi efficaces que dans cette circonstance. « La cure préservative de ces accidens serait sans contredit la plus avantageuse en même temps qu'elle serait la plus sûre ; mais malheureusement les femmes ont plus de confiance dans des médicamens, dans des recettes qui leur sont vantés par des commères, que dans les secours offerts par l'hygiène, qui contrarieraient leurs goûts et leurs habitudes. » (M. *Gardien.*)

« Cependant, quand les femmes se soumettent aux privations qu'on leur impose, leur soumission est communément récompensée par la conservation de leur santé, ou par son rétablissement, si les accidens commençaient à se manifester. » (*Puzos.*) Qu'elles sachent donc éviter et même prévenir les causes de ces accidens, lorsqu'elles sont encore dans l'âge des jouissances, et de la pleine vitalité de leur organe principal. Que celles qui entrent ou se trouvent dans l'époque critique observent exactement les préceptes de l'hygiène, et elles franchiront l'âge dont l'heureuse issue conduit à la longévité.

Je suivrai, dans l'exposé des moyens hygiéniques, l'ordre établi par *Boerhaave*, et si utilement perfectionné par M. le professeur *Hallé.*

Considérations sur l'âge, le tempérament, la profession, les habitudes, et différentes autres circonstances de la vie.

1.° Les femmes éviteront pendant leur jeunesse les excès de toute espèce; c'est-à-dire qu'elles mèneront la conduite la plus régulière possible : elles choisiront un accoucheur instruit, rempliront les obligations qu'elles contractent avec les êtres auxquels elles donnent le jour; alors elles verront arriver sans crainte la cessation de l'écoulement périodique.

2.° La femme douée d'un tempérament sanguin modérera l'énergie de ses forces vitales et des vives passions qu'elles excitent.

Celle d'un tempérament lymphatique et débile se fortifiera par l'exercice et un régime analeptique.

Il conviendra d'adoucir les excitations, de régulariser la direction des forces vitales du tempérament nerveux, par des moyens doux et toniques.

Modifier ces différens moyens lors de la combinaison de plusieurs de ces tempéramens, c'est se conduire selon l'idiosyncrasie de la femme. Cette modification se fait par l'emploi sagement combiné des six choses anciennement et improprement appelées *non-naturelles.*

3.° Les métiers trop pénibles ne leur conviennent nullement; leur profession, en exerçant leurs muscles, doit y maintenir un degré de force et de contractilité assez grand pour tenir en équilibre une vive sensibilité.

4.° La misère, la pauvreté de certaines femmes, les exposent à des dangers qu'elles ne peuvent souvent éviter; c'est à la charité bienfaisante de leur procurer des alimens sains et les moyens de propreté nécessaires.

Dans les cas de convalescence, on augmente graduellement les forces par un régime approprié.

Les grands voyages, utiles pour certaines femmes, peuvent être trop pénibles pour d'autres; en général, les voyages faits par partie de plaisir sont très-avantageux.

Matière de l'hygiène.

I.re CLASSE. — *Circumfusa.* D'après les remarques générales, on sait que les lieux élevés sont préférables à la santé. On remarque que dans les pays froids il y a beaucoup plus d'exemples de longévité que dans les pays chauds; et, relativement au sol, les montagnes sont préférables. *Buffon*, dans une liste qu'il a donnée de tous les pays de l'Europe remarquables pour la longévité, met en tête les districts montagneux de l'Écosse.

On recommandera aux femmes de s'éloigner des lieux marécageux, dont les émanations produisent des fièvres intermittentes funestes, par les affections organiques qui en sont la suite.

La femme recherchera la pureté, la sécheresse de l'atmosphère. Les changemens atmosphériques influent tellement sur la femme, que *Cabanis* a observé chez les femmes délicates, surtout à l'époque et dans le temps voisin de leurs règles, une sorte d'altération d'esprit et de caractère, que l'on pourrait en toute confiance regarder comme l'annonce ou des orages, ou des vents étouffans du midi, prets à bouleverser l'atmosphère. Une douce température, un air libre dégagé de l'humidité du soir et de la nuit, surtout pendant le printemps et l'automne, doivent être préférés.

Les femmes, dont la fureur irrésistible est de vouloir toujours plaire, bravent l'intempérie d'un air froid, qui ne frappe point sans danger les parties dont la nudité est autorisée par la mode: l'on ne doit pas leur laisser ignorer qu'un costume plus élégant que salutaire, en les exposant aux intempéries, pourrait développer le squirrhe ou le cancer de l'utérus et des mamelles.

Le docteur *Fothergill* conseille aux femmes qui sont à cette époque d'éviter les grandes assemblées, parce qu'elles n'ont pas

non-seulement l'inconvénient de leur faire respirer un air vicié, mais parce que c'est là où les passions, qui doivent se taire alors, trouvent un aliment inépuisable : elles fuiront donc les grandes réunions d'hommes, les bals, les spectacles, lieux où l'oxygène diminue, tandis que le gaz acide carbonique et les émanations animales augmentent.

C'est surtout le changement brusque du chaud au froid, l'humidité froide, la chaleur trop forte, surtout celle des chaufferettes, qu'il faut appréhender : cette dernière nuit en excitant les parties génitales ; elle appelle le sang vers l'utérus, et détermine des hémorrhagies chez les femmes d'un tempérament sanguin.

On conçoit que les conseils à donner à la femme, à cette époque, doivent s'accommoder à son état, à sa fortune et à son genre de vie : par exemple, on conseillera aux femmes indigentes, qui n'ont pas le choix des habitations saines sous tous les rapports, de préférer aux lieux bas, humides et malsains, tels que les rez-de-chaussée, les logemens dans les parties les plus élevées des maisons.

La femme à qui l'aisance donne le choix habitera un appartement vaste, propre, élevé et bien aéré, dont les fenêtres seront exposées aux rayons du soleil levant et donneront sur une riante campagne. La chaleur de l'appartement sera entretenue par le moyen des cheminées plutôt que par celui des poêles, qui ne sont pas assez ventilateurs. Elle évitera avec soin les appartemens récemment peints et décorés.

Les femmes d'un tempérament sanguin rechercheront les plaines riantes, les lieux ombragés ; éviteront la trop grande chaleur, soit hors de leurs appartemens, ou lorsqu'elles s'y renferment.

Celles d'un tempérament lymphatique doivent rechercher les rayons du soleil, fuir le froid, surtout lorsqu'il est joint à l'humidité, laquelle, affaiblissant le tissu de la peau, rend l'impression du froid beaucoup plus active ; leur appartement, exposé aux

rayons du soleil, sera tenu très-chaud par un feu de bois sec; elles pourront sortir au lever du soleil, et devront rentrer avant la nuit.

Celles d'un tempérament nerveux devront habiter la campagne, autant qu'il leur sera possible, et s'appliquer à rechercher un air doux, qui ne doit jamais être trop chargé d'émanations des plantes odorantes. Cet air ne sera point celui des promenades publiques, car il est corrompu.

II.e Classe.—*Applicata.* Elles changeront fréquemment de linge, et prendront peu de bains, dont l'usage prolongé est nuisible, par l'affaiblissement qu'il détermine. Dans le cas de pléthore ou d'hémorrhagie utérine, bains des extrémités superieures.

Les femmes d'un tempérament sanguin éviteront les bains autant qu'elles le pourront.

On donnera des bains tièdes dans le cas d'hémorrhagie par irritation nerveuse sans pléthore. Les femmes ne doivent rester dans leurs bains que le temps suffisant pour nettoyer la peau, favoriser la transpiration, et donner au sang une direction excentrique.

Les bains froids ne sauraient convenir à cet âge, dans aucune circonstance.

M. le professeur *Moreau de la Sarthe* remarque que les blanchisseuses et autres femmes qui, par profession, sont dans une humidité continuelle, éprouvent, pour l'ordinaire, des accidens lors de la cessation de leurs règles, qui paraissent dépendre du froid humide des pieds. Dans les maux de tête, qui tiennent plus à la susceptibilité qu'à la pléthore individuelle, les pédiluves chauds seront employés; ils conviennent surtout pour combattre les bouffées de chaleur à la face.

Les lotions d'eau tiède seront substituées aux bains pour entretenir la propreté, dans le cas où la malade craindrait d'être trop affaiblie par ceux-ci, ou bien d'augmenter l'état pléthorique. Les lotions astringentes sont dangereuses.

Dans le tempérament lymphatique, les lotions auxquelles on fait succéder des frictions sèches aromatiques, conviennent beaucoup mieux. Il en est de même pour le tempérament nerveux, pour lequel les bains sont préconisés ; on en fera usage surtout dans les vives émotions de la sensibilité, qui peuvent faire craindre un état spasmodique.

On ne saurait trop recommander aux femmes quadragénaires de changer très-fréquemment de linge, afin de pouvoir se passer en quelque sorte des bains ; elles se couvriront modérément ; la chaleur augmente la faiblesse, excite aux plaisirs de l'amour ; elles n'imiteront pas certaines femmes qui, trop minutieuses et craintives, se renferment dans leur appartement, et étouffent sous le poids de leurs vêtemens.

Les vêtemens de laine et d'autres substances animales seront toujours préférés, parce qu'ils sont peu conducteurs du calorique, et mettent davantage à l'abri des variations atmosphériques.

Les habillemens serrés seront proscrits. Ces femmes doivent donc renoncer aux caprices des modes. On proscrira sans appel les *corps à baleine*, ces corsets piqués inflexibles, que l'on devrait bannir, même pour les jeunes personnes bien conformées, dont les attraits et la fraîcheur n'ont pas besoin, pour plaire, de ce raffinement de coquetterie qui ne pourrait que nuire à leur santé, comprimer, flétrir le sein, resserrer la poitrine et l'abdomen ; causes trop fréquentes de difformités, et surtout de phthisie incurable ; et on les proscrira d'autant mieux, que chez les femmes parvenues à l'âge de retour ils déterminent des cancers des mamelles et de l'estomac. Il me paraît tellement utile de combattre cet abus, que je ne puis m'empêcher de rapporter les propres expressions de l'éloquent philosophe de Genève : « De toutes ces « entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tien- « nent de toutes parts nos membres en presse, ils n'en avaient « pas une seule (les Grecs) ; leurs femmes ignoraient l'usage

« de ces corps de baleine par lesquels les nôtres contrefont leur « taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que « cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse « pas à la fin dégénérer l'espèce; et je soutiens même que l'objet « d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est « point agréable de voir une femme coupée en deux comme une « guêpe ; cela choque la vue et fait souffrir l'imagination. La finesse « de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, « passé laquelle, elle est certainement en défaut. Ce défaut serait « même frappant à l'œil sur le nu ; pourquoi serait-il une beauté « sous le vêtement? » (Émile, tom. 2, in-4°.)

Les lits mous, trop chauds, augmentent la faiblesse et la susceptibilité nerveuse, développent l'obésité, entretiennent la constipation, et excitent trop aux plaisirs de l'amour. La femme ne doit rester au lit que le temps nécessaire. Celles qui ont déjà quelques dispositions aux affections utérines substitueront avantageusement des matelas à leurs lits de plume.

Les femmes obligées de se servir de pessaires doivent veiller à l'action de ces topiques.

III.e Classe. — *Ingesta.* Les alimens et les boissons seront sains et de bonne qualité ; leur nature variera suivant les forces et le tempérament de la femme.

Dans le tempérament sanguin, il faut diminuer la quantité des particules nutritives pour combattre la prédominance de ce tempérament. Mettre la femme au régime pythagoricien autant qu'il sera possible ; supprimer le souper lorsqu'elle éprouvera des bouffées de chaleur à la figure, des suffocations, etc., qui varient suivant l'espèce de pléthore. Les repas seront légers, afin d'éviter la tendance au sommeil, qui a lieu chez quelques personnes; car, dans ces cas, on a vu quelquefois l'apoplexie survenir.

La femme doit s'abstenir des viandes noires, comme le pigeon, le gibier, les viandes fumées, salées, épicées ; elle fera rarement

usage du bœuf et des viandes noires rôties; on proscrit tout assaisonnement de haut goût. On permet les viandes blanches gélatineuses, le veau, le poulet. Les poissons pris dans les eaux courantes sont préférables à ceux des étangs. Il est à remarquer que les poissons du Rhône, dont on fait beaucoup de cas à Lyon, sont des saxatiles dont la chaire blanche, molle, agréable, de légère et facile digestion, est bien préférable à celle des poissons de la Saône (rivière dont le cours est très-lent), et surtout aux poissons gras et visqueux des étangs de la Bresse, dont on fait une grande consommation dans cette ville. Parmi les poissons d'eau douce, la truite, la perche, le barbeau, les saumonneaux tiennent le premier rang par leur facile digestion. Ces deux premiers surtout, le brochet, le saumon, sont moins délicats et plus nourrissans. Parmi les poissons limoneux, la carpe et sa laitance, la lotte, dont le foie est très-recherché, sont de digestion facile; la tanche se digère plus difficilement : l'anguille, le goujon et les poissons de mer sont proscrits. Il faut éviter d'en faire abus, parce qu'ils portent aux désirs vénériens et aux éruptions cutanées, comme il a été observé chez les ichtyophages.

Si le sang est épais, la fibre ferme, on donnera des alimens tirés des végétaux qui contiennent des sucs savonneux et abondent en eau de végétation.

On proscrira le vin pur, les liqueurs alcoholisées, le thé, le café; on peut cependant permettre ces deux dernières substances prises dans du lait, mais en petite quantité. Le vin sera très-étendu d'eau; on pourra donner des boissons aigrelettes, surtout chez les femmes pléthoriques, habituées aux évacuations abondantes; les limonades, les boissons minérales, les sucs des fruits rouges, étendus d'eau, etc.

Dans le tempérament lymphatique, on donnera de bons alimens et des remèdes toniques, un peu de vin pur, quelques assaisonnemens légers dans les alimens. M. *Chambon* recommande, pour les sujets affaiblis, les eaux minérales gazeuses, salines, ferrugineuses

(non vitrioliques, mais celles qui tiennent le fer en dissolution par le moyen de l'acide crayeux, car les premières sont astringentes.)

Dans le tempérament nerveux, il y a irritation et une faiblesse réelle ; on donne des viandes blanches et succulentes. Les femmes doivent s'abstenir des farineux, qui développent les flatuosités auxquelles elles sont sujettes.

On donne les boissons laiteuses, les limonades, ou bien encore les bouillons des jeunes animaux.

Dans le cas d'hémorrhagie par désordre, irritation nerveuse, on unira les anodins aux cordiaux, en petite quantité.

En général, les femmes feront usage des herbages, des herbes potagères, des fruits mûrs de la saison, comme cerises de toute espèce, figues, oranges douces, etc.

IV.e Classe. — *Excreta.* Si les femmes éprouvent une constipation opiniâtre, elles ne doivent pas, pour cela, faire abus de lavemens. Par une introduction fréquente et souvent maladroite, la canule de la seringue peut irriter le rectum et déterminer le cancer de cette partie ; d'ailleurs les lavemens relâchent le fondement, et disposent la femme aux hémorrhoïdes. M. le professeur *Pinel* conseille les bains de siége, qui offrent beaucoup plus d'avantages : ils apaisent les coliques nerveuses, le prurit ou l'ardeur des organes génitaux, la dysurie et la strangurie, dont les femmes sont tourmentées à l'âge du retour : mais leur usage trop fréquent ne pourrait-il pas attirer les fluides sur la matrice ?

On relâchera le ventre par des boissons rafraîchissantes, les sucs des plantes chicoracées, auxquelles on ajoute le sulfate de soude, le tartrate acidule de potasse, le sulfate ou phosphate de soude, la rhubarbe, le séné, l'huile de ricin, la magnésie décarbonatée ; les eaux sulfureuses seront employées dans le cas positif d'évacuation purgative.

Tous les purgatifs drastiques, tels que surtout les préparations aloétiques, doivent être entièrement procrits : tous les bons méde-

cins sont d'accord sur ce point. En effet, ne serait-ce pas de la plus grande absurdité que de prescrire, pour faciliter la cessation du flux menstruel, les médicamens que l'on donne lorsqu'on veut le provoquer?

Les lavemens faits avec des plantes emménagogues, telles que la matricaire et l'armoise, etc., attirent les fluides vers la matrice dans une époque où il faut les en détourner. Il ne faut donc avoir recours aux moyens propres à relâcher qu'après avoir essayé les plus simples que l'hygiène fournisse, tel que celui indiqué par *Locke*, de se présenter tous les jours à la garde-robe, lors même qu'on ne s'y sentirait pas disposé.

M. le professeur *Hallé*, dans ses savantes leçons sur l'hygiène, conseille aux femmes dans ce cas de s'exposer nues, en sortant du lit, à l'impression de l'air frais du matin, en observant toutefois d'éviter le refroidissement : il résulte de cette fraîcheur, que les humeurs qui, du centre, se portaient à la circonférence, refluent alors sur le tube digestif, l'humectent, et donnent lieu à une selle facile et avantageuse. Ce moyen, souvent répété, fait que les selles deviennent habituelles.

On peut encore, pour dissiper l'embarras des intestins, administrer les jus de pruneaux, la casse, le tamarin. M. *Jouard* proscrit la manne. Les résineux et les drastiques seront à jamais proscrits.

L'on doit éviter l'abus des saignées; cependant, si les femmes sont pléthoriques, et si elles y sont habituées, on les répète plus ou moins souvent, suivant l'urgence des cas : on a soin de tirer peu de sang à la fois, et de mettre entre chaque saignée un intervalle de temps que l'on prolonge de plus en plus. Le bras est le lieu où l'on saignera de préférence, soit parce que la saignée fait dériver vers les parties supérieures le sang qui tend à se porter sur la matrice, soit parce que la nature elle-même indique cette marche par les maux de tête, les rougeurs de la face, et surtout les hémorrhagies nasales, qui sont avantageuses, comme le dit positivement *Hippocrate*.

Le docteur *Landré-Beauvais* a observé que les sangsues appliquées

à la vulve lors de pléthore locale à la matrice n'étaient avantageuses que dans très-peu de cas.

Si cependant les femmes répugnent trop à la saignée, il faut recourir alors aux sangsues, aux ventouses scarifiées, suivant les circonstances ; il conviendrait alors de les appliquer aux mamelles ou aux épaules. *Buchan* a retiré de bons effets des petites saignées pratiquées chez les femmes affectées de vents.

M. *Gardien* regarde, dans quelques cas, l'usage fréquent de la saignée, l'application des sangsues à la vulve et aux aines, joints à la modération des passions, comme le moyen le plus sûr de prévenir les squirrhes et les cancers de la matrice et des mamelles, chez les femmes qui ont quelques dispositions à cette fâcheuse maladie, parce qu'elles avaient des menstrues fort abondantes et douloureuses, lesquelles étaient presque toujours suivies d'un écoulement leucorrhoïque copieux et prolongé. La même précaution devient nécessaire pour toutes les femmes chez lesquelles on reconnaît que le volume de la matrice est plus considérable.

Il est encore important de saigner les femmes robustes et pléthoriques ; on prévient par-là un grand nombre d'accidens. M. le professeur *Pinel* dit que les femmes sont tourmentées, si l'on s'en abstient.

Fothergill conseille les éxutoires, particulièrement les cautères, aux femmes qui ont éprouvé des ophthalmies, des éruptions cutanées, des gonflemens glanduleux dans leur jeunesse.

Buchan remarque « qu'il arrive souvent que les femmes grasses ont, vers l'époque critique, des espèces d'ulcères aux malléoles ou à d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces ulcères comme critiques, les entretenir ou y suppléer par un écoulement artificiel, comme un séton, un cautère. Les femmes qui veulent qu'on dessèche ces ulcères artificiels le payent cher dans la suite ; car, aussitôt qu'ils sont arrêtés, elles sont souvent attaquées de maladies aiguës ou chroniques, dont elles périssent. »

Le vésicatoire est un bon moyen pour déterminer une irritation vive : on l'entretient par les onguens épispastiques. Par ce moyen, on a l'avantage de supprimer plus facilement cet exutoire, en prenant les précautions convenables.

L'on aura soin de respecter les exanthêmes cutanés, que l'on doit regarder comme des voies salutaires auxquelles la nature a recours.

Si les évacuations muqueuses qui viennent de la matrice et du vagin sont anciennes et habituelles, si elles sont une condition même de l'état de santé, dans certaines constitutions faibles, il faut bien se garder de les supprimer ; des injections imprudemment faites répercuteraient l'écoulement sur l'utérus, et produiraient de graves accidens. On trouve, dans plusieurs monographies sur les maladies des femmes, des observations qui constatent une telle disposition.

Les hémorrhagies qui affectent le plus souvent les femmes, sont celles de l'utérus. Il est souvent dangereux de les arrêter trop tôt, si elles sont la suite des abus du régime, quand la nature cherche à se débarrasser d'un superflu de sang dont la stase ne peut qu'être nuisible : alors les epistaxis, les hemoptysies sont avantageuses.

V.e CLASSE. — *Gesta.* La vie exercée et laborieuse des villageoises, comparée avec celle des habitantes des grandes villes, démontre que les premières, fortifiées par le travail, sont étrangères à tous ces petits riens qui causent les angoisses et les tourmens des secondes.

Les femmes des cités doivent donc, autant que possible, se rapprocher du genre de vie que mènent celles des campagnes, qui ne s'aperçoivent pas, pour ainsi dire, de ce changement. Les premières se livreront souvent aux promenades champêtres, en choisissant la position des lieux qui à un bon air joignent le tableau riant d'un paysage agreste.

Qu'elles se livrent surtout à ces contemplations de la belle nature, après le lever et avant le coucher de l'astre dont la direction des

rayons, pendant qu'elle est oblique, entretient une douce température et anime, par des masses irrégulières d'ombre et de lumière, l'intéressant tableau d'un instant de bonheur, mieux senti, s'il est partagé avec une personne chérie qui sait en faire apprécier tout le charme.

L'exercice des femmes parvenues à l'âge critique doit être modéré et ne pas excéder leurs forces; par-là elles préviennent la stase et l'accumulation des fluides. Les fonctions perspiratoires, la sécrétion de l'urine, et les déjections, se font régulièrement, débarrassent l'économie du résidu de la nutrition des organes, et empêchent les règles de prendre une direction désavantageuse. On doit éviter la fatigue, car rien n'est plus pernicieux aux ressorts de la vie, surtout lorsque le temps les a affaiblis.

L'exercice à pied est préferable à celui de la voiture, à moins que la malade, trop faible, n'ait besoin de reprendre primitivement des forces; en ce cas, il faudra que la voiture soit douce et suspendue; les lieux de ces exercices ne seront ni âpres ni montueux.

Les voyages de plaisir seront d'un grand avantage, à cause du changement d'air et de scènes. Les jeux de volant, de bague, l'exercice en voiture, en bateau, sont avantageux; le cheval occasionne trop de secousses, qui peuvent déterminer une congestion vers la matrice. Les balancemens, les oscillations de la litière, de l'escarpolette, le roulis des vaisseaux, sont avantageux dans les profondes altérations. Les baignoires suspendues des anciens, qui leur procuraient l'avantage d'être balancés pendant l'action du bain, seraient peut-être très-utilement employées.

Les promenades d'hiver sont nécessaires; on doit surtout rechercher les plaines et les coteaux à pente douce, les campagnes hérissées de montagnes rendent la marche fatigante et préjudiciable; les efforts que l'on fait pour gravir une colline dont le plan est rapide forcent le sang à passer à l'intérieur par la contraction générale des muscles : de là la gêne de la respiration, l'afflux du sang vers la matrice, etc.

La danse orchestrique de *Platon* est celle qui conviendrait le plus à la femme de cet âge.

Il résultera de ces exercices que l'appétit en sera meilleur, que les digestions seront plus faciles, le sommeil paisible et profond, etc. ; la constitution se fortifiera et résistera avec énergie aux actions nuisibles.

Chez les femmes lymphatiques, pour augmenter les fonctions digestives, on prescrira un exercice léger avant ou après le repas ; leur lit sera peu chaud, leur sommeil peu prolongé.

Chez les femmes nerveuses, où la sensibilité est en raison inverse des forces, on tâchera d'augmenter l'énergie musculaire par un exercice modéré, qui les accroît dans le même rapport qu'il diminue la sensibilité ; elles pourront se coucher de bonne heure et se reposer plus long-temps que les femmes d'un autre tempérament

Il sera nécessaire de prendre du repos dès que le corps commencera à se fatiguer. Les femmes resteront peu au lit, par rapport à sa chaleur énervante : le sommeil ne doit donc pas être prolongé au de là du nécessaire, de même que l'on doit faire quitter à la femme les vicieuses habitudes des veillées. Lorsque, malgré le retranchement du souper, les femmes éprouvent des rêves effrayans et pénibles, des insomnies, etc., on n'aura pas recours à l'opium, qui souvent, au lieu de combattre l'insomnie, développe des accidens. Le moyen recommandé par M. le professeur *Deyeux* est bien préférable ; il consiste à faire prendre l'eau distillée de laitue, cohobée plusieurs fois, à la dose de trois à quatre onces ; c'est un excellent somnifère, qui n'a pas, comme l'opium, l'inconvénient d'échauffer.

VI.^e^ CLASSE. — *Percepta.* S'il est un temps où il soit nécessaire de modérer les passions, c'est assurément celui où la femme est le plus assujettie à leur dangereuse influence.

Il est donc extrêmement important qu'elle se surveille elle-même, qu'elle évite avec soin les passions trop violentes, et celles

non moins nuisibles, plus lentes et plus durables, telles que la tristesse, la crainte, le chagrin, qui sapent profondément la vie, en attaquant de front la sensibilité.

C'est surtout dans les cas d'anomalies nerveuses qu'il faut avoir beaucoup de considération pour l'état moral de la femme ; c'est aux personnes qui l'entourent à avoir de l'indulgence et de la condescendance pour ses goûts, ses caprices ; lui éviter autant que possible les désagrémens, les tracasseries de la vie : c'est au bon et tendre époux, aux enfans reconnaissans de lui faire oublier, par des plaisirs convenables à son état, les incommodités qu'elle éprouve.

Il faut qu'elle modère sa joie, qu'elle évite la colère ; on doit raffermir son courage ébranlé en lui faisant connaître que les femmes qui arrivent à un âge avancé sont en plus grand nombre que les hommes. Les femmes irascibles, ainsi que celles qui se laissent aller au découragement, qui succombent sous le poids des revers de la vie, ne doivent pas espérer d'avoir une longue existence ; de même que celles qui émoussent et épuisent leurs forces par quelques travaux laborieux de l'imagination parviennent rarement à la vieillesse.

L'on doit surtout tâcher d'arracher la femme à la dangereuse passion du jeu, dont *Roussel* peint si bien les tourmens en ces termes : « Qu'on se représente un cercle de personnes clouées sur des chaises autour d'une table, dans une atmosphère usée et corrompue, dont le corps est dans une agitation extrême, alternativement ballottées par l'espoir et la crainte, seulement occupées du soin de captiver les faveurs de l'aveugle dieu auquel elles sacrifient, qui, se laissant entraîner au gré de la passion qui les anime, oublient et les devoirs qui les appellent, et les heures qui s'écoulent, et ne sortent enfin de ce violent accès que pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis ; et on aura une idée de ce qu'on appelle *jeu* ».

Dans quelques circonstances, la susceptibilité nerveuse est portée à un tel degré, que la moindre impression suffit pour déterminer la terreur, l'espérance ou la crainte ; alors on doit, par des conseils,

des raisonnemens solides, des faits rapportés contre ces terreurs, raffermir et rassurer l'âme de la femme. Les passions douces sont les seules qui lui conviennent, parce qu'elles sont les plus analogues à sa constitution.

Il faudra modérer l'usage des plaisirs de l'amour : celles qui sont nées avec un tempérament ardent doivent fuir les conversations et les pensées lascives, les peintures et les livres obscènes. Je regarde la lecture des romans à laquelle les femmes se livrent surtout à l'âge de retour, comme étant nuisible ; ces sortes de livres réveillent les passions et exaltent la sensibilité.

« Que le chagrin ait des causes réelles ou imaginaires, dit M. *Chamlon*, dès qu'il se fait sentir, il porte un trouble universel dans les fonctions; il ne tarde pas à en rendre l'exécution incomplète, et quelquefois même il en occasionne la cessation subite; son effet le plus habituel est de causer un spasme permanent qui détermine des contractions constantes dans les vaisseaux capillaires des parties les plus sensibles, d'où les engorgemens locaux, les stases, les suffocations, l'altération des digestions, la dépravation des liquides, et toutes les maladies qui en sont la suite. » La dissipation, le plaisir, la tranquillité de l'âme sont donc bien nécessaires aux femmes à l'époque dont je parle ; mais c'est un plaisir actif, une dissipation accompagnée du mouvement qui leur convient; c'est dans les fêtes champêtres, dont on ne jouit qu'en allant au loin partager le plaisir qui rassemble ceux qui les composent, qu'elles trouveront une dissipation utile, et qui écartera loin d'elles les maux dont elles sont menacées.

Les personnes qui entourent la femme doivent s'efforcer de dissiper ses chagrins, et contribuer de tout leur pouvoir à lui faire oublier la perte qu'elle éprouve, et à lui faire chérir sa nouvelle existence, qui ne doit plus être marquée que par les jouissances de l'amitié et de l'amour maternel.

Enfin, dit M. *John-Sinclair* (Essai sur la longévité), rien n'est plus propre à prolonger les jours qu'une égalité d'âme, un carac-

tère gai, et du courage pour supporter les revers auxquels, dans cette vie, tout le monde, surtout à un âge avancé, est plus ou moins exposé.

On ne saurait trop se pénétrer de l'importance de cette dernière vérité, l'expérience ne fait que trop voir combien le découragement est fatal à des gens qui pourraient, en conservant de la force et de la vigueur d'esprit, survivre bien des années à leur triste catastrophe.

Je termine ici un essai que le temps et mes forces ne me permettent pas de traiter aussi convenablement que l'importance du sujet le demande.

Puissent les illustres Professeurs à qui je présente cette production éphémère la recevoir avec indulgence, et y reconnaître quelques-uns des lumineux principes puisés dans leurs savantes leçons!

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* BOSQUILLON).

I.

Ubi copiosior præter naturam cibus ingestus fuerit, morbum creat; manifesta verò curatio. *Sect.* 2, *aph.* 17.

II.

A repletione quicumque fiunt morbi, eos inanitio curat : et quicumque ab inanitione, eos repletio : et in cæteris contrarietas remedio est. *Ibid.*, *aph.* 22.

III.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis ex naribus profluens, bono est. *Sect.* 5, *aph.* 32.

IV.

Mulier podagra non laborat, nisi menstrua ipsi defecerint. *Sect.* 6, *aph.* 29.

V.

Mulier ambidextra non fit. *Sect.* 7, *aph.* 42.